De la générosité et l'impitoyabilité de la nature

KOUASSI- EZOUA Taki Roseline
Université Félix Houphouët-Boigny (Côte-d'Ivoire)
roselinetaki@yahoo.fr

Résumé

La Nature offre à tous les êtres vivants des richesses inestimables pour leur subsistance et leur épanouissement, Véritable mère nourricière, elle régule l'écosystème et veille au bien-être de tous. Cependant, la multiplication et l'acharnement des catastrophes naturelles – inondations, incendies, tremblements de terre, – nous impose de nous interroger sur la véritable essence de la Nature : la Nature nourrirait-elle les vivants pour les faire périr ? Répondre à cette interrogation par l'affirmative serait ignorer l'action de l'homme sur la nature. En effet, les révolutions industrielles ont introduit chez l'homme une addiction à la croissance et à la consommation. On produit démesurément et on consomme exagérément. Les conséquences de ce nouveau mode de vie sont désastreuses et ont pour noms : pollution massive, dégradation de la couche d'ozone, réchauffement climatique, montée des eaux, etc. D'un mot, tout se passe comme si les catastrophes sont une réaction de la nature face à l'action destructrice de l'homme.

Mots clés : Nature, impitoyable, environnement, catastrophe, consommation, écosystème.

Abstract

For their sustenance and fulfillment, Nature offers to man and all living beings inestimable riches: food, water, air, cottage, etc. A true foster mother, it regulates the ecosystem and ensures the well-being of all. However, the multiplication and the relentlessness of natural disasters - floods, fires, earthquakes - forces us to question the true nature of Nature: would Nature feed the living to destroy them? To answer this question in the affirmative would be to ignore the action of man on nature. Indeed, industrial revolutions have introduced into man an addiction to growth and consumption. We produce inordinately and we consume excessively. The consequences of this new way of life are disastrous and have for name: massive pollution, degradation of the ozone layer, global warming, rising waters, etc. In a word, everything happens as if the catastrophes are a reaction of the nature vis-a-vis the destructive action of the man.

Keywords: nature, ruthless, environment, disaster, consumption, ecosystem.

Introduction

Selon la traduction grecque du terme Physis – lui-même dérivé du verbe phyein, qui est traduit par «être engendré», «croître» – la Nature renvoie à ce qui est à l'origine de toute chose, celle qui fait être sans s'épuiser. De cette façon, le concept grec «Physis» contient à la fois les êtres animés et les êtres inanimés, le monde visible et le monde invisible, les idées, le divin, les dieux…C'est cette idée que nous retrouvons ici chez Martin Heidegger (1987, p.70) : « *L'omniprésent ou phusis englobe tout dans la pensée grecque, il tient en balance l'opposition des contraires les plus extrêmes, du ciel le plus haut et de l'abîme le plus profond sans qu'aucun d'eux ne s'efface complètement, car jamais le compromis ne se substitue au combat.* »

Cet extrait de « Approche de Hölderlin » laisse entrevoir en la nature un caractère ambivalent, pluriel. Est ambivalent, ce qui a différentes propriétés voire

ce qui est contradictoire. « *Toute ambivalence de la phusis (…), paix et guerre, abondance et famine, plénitude et réserve semble contenue dans le concept de Sacré.* » (M. Haar, 1985, p.118). Nous pouvons lire à la page 117 de *L'être de la Terre* de Michel Haar : « *le sacré est l'être de la nature.* » En effet : « *la nature ne se dispense pas comme présence sans ombre, comme plénitude de parution égale à soi, paisiblement.* » (M. Haar, 1985, p.117). En elle se disent les contraires. En la nature donc peut se dire la vie, mais aussi la mort.

En effet, bien qu'offrant à l'homme des richesses inestimables pour sa subsistance, elle demeure cependant pleine de dangers. Ainsi, La belle végétation pourrait renfermer des plantes toxiques aussi bien pour les hommes que pour les animaux. Le lion est aussi majestueux que féroce. La belle plage qui offre le spectacle des beaux levés ou couchés de soleil est aussi le lieu des hautes marrées. Tout porte à croire qu'au sein de la nature règne la contradiction : « *ce qui est contraire est utile et c'est de ce qui est en lutte que nait la plus belle harmonie ; tout se fait par discorde* » (J. Voilquin, 1964, p.64). Ainsi, l'eau, l'air, le feu – principes de toute chose selon les Milésiens[28] – ne seraient pas seulement principes de vie mais aussi sources de destruction et de mort. Ce qui est à l'origine peut conduire aussi à la fin. La nature, généreuse, prendrait-elle soin des vivants pour les détruire ?

Du latin *generous*, dérivé de *genus*, c'est-à-dire de race noble, la générosité est la qualité de celui qui a une âme, un cœur grand et noble. Est généreux, ce qui dérive d'une noble excroissance. « *On pourrait dire que le généreux a d'autant plus qu'il donne davantage.* » (G. Marcel, 1991, p.186). De cette façon, parler de générosité de la nature, c'est faire référence à ses potentialités, à ses qualités, à ses richesses, à sa disponibilité. Cependant, dans la nature, l'on parle de plus en plus d'énergie non renouvelable, d'appauvrissement des sols et des sous-sols, de désertification due à l'exploitation massive des forêts. Que la nature généreuse s'appauvrisse, comment comprendre cela ? N'est-ce pas contradictoire ? Comment comprendre que la nature généreuse « se révolte » au point de se montrer cruelle à l'endroit de l'homme ? La générosité pourrait-elle être compatible avec la cruauté ? Or, tout se passe, en effet, comme si la nature en colère réclamait son droit à être traitée autrement, car la nature maltraitée maltraite à son tour l'homme. Dès lors, l'on est en droit de s'interroger : quels rapports l'homme doit-il entretenir avec la nature, pour sa survie et pour la préservation de l'environnement ?

1. La nature, berceau de l'homme et mère nourricière

Désignant le lit du nourrisson, le berceau est son lieu de repos, son univers. Il est souvent conçu, réalisé et préparé avec soin et amour par les futurs parents pour accueillir le nouveau-né. Rien n'est laissé au hasard, tout est fait avec soin : le choix du matériau, la literie – le matelas, le linge, les couleurs –, son emplacement etc. … Destiné à bercer le bébé, soit en le balançant, soit en y adjoignant les accessoires nécessaires (guirlandes, boîte à musique, jeu de lumière), le berceau rappelle l'attention avec laquelle Dieu – comme un père – à préparer ce que devait être le milieu de vie de l'homme. En effet, dans la Bible, le récit mythique de la création nous révèle que Dieu, créateur de l'univers, du ciel et de la terre a créé et a préparé la nature afin qu'elle puisse accueillir l'homme. Tout y a été progressivement disposé pour qu'il s'y épanouisse :

> Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. La terre était informe et vide ; il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu se

[28]E. Bréhier : « Aussi quand on apprend que, selon Thalès, l'eau est le principe de toutes choses, que Anaximandre, c'est l'infini, et, selon Anaximène, l'air, il faut se garder de voir dans ces formules une réponse au problème de la matière. », 1997, Paris, PUF, p.38.

> mouvait au-dessus des eaux. Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne (…). » (Bible, Genèse1, 1-5).

Ainsi, la terre, à l'origine informe et vide, fut comblée, rendue habitable pour l'homme. L'espace et le cadre de vie sont créés, avant même que l'homme ne soit. La minutie de la préparation dévoile le sentiment du cœur d'amour du créateur. Progressivement, la lumière fut séparée des ténèbres, le jour de la nuit. La terre et les eaux furent remplies de diverses espèces d'animaux et de végétaux. Dieu appela à l'existence la richesse et l'abondance.

> Que la terre produise de la verdure, de l'herbe portant de la semence, des arbres fruitiers donnant du fruit selon leur espèce et ayant en eux leur semence sur la terre. *Il en fut ainsi. (…) Dieu les bénit, et Dieu leur dit* Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre. *(Bible, Genèse1, 11-28)*

C'est dire que la nature a préexisté à l'homme. Elle a été mise à sa disposition pour son épanouissement. Dieu, ici principe de vie, communique cette vie à l'homme. Il lui donne le pouvoir sur toute chose et consacre ainsi son autorité sur la nature.

Créée donc pour accueillir l'homme, la nature, en tant que son milieu de vie, est destinée à son épanouissement. En elle, l'homme retrouve son chez soi et renoue avec ce qu'il y a de plus originel, de plus pure. De cette façon, communier avec la nature, c'est communier avec Dieu Lui-même. C'est ce qui est mis en exergue par le romantisme français. En effet, la nature sauvage et verdoyante apparaît comme un refuge, un lieu d'évasion et de repos, pour l'homme. Victor Hugo dans ces vers de « Aux arbres » (V. Hugo, 1965, p.200) écrit ceci :

> (…) Quand je suis parmi vous, arbres de ces grands bois,
> Dans tout ce qui m'entoure et me cache à la fois,
> Dans votre solitude où je rentre en moi-même,
> Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime!
> Aussi, taillis sacrés où Dieu même apparaît,
> Arbres religieux, chênes, mousses, forêt,
> Forêt! c'est dans votre ombre et dans votre mystère,
> C'est sous votre branchage auguste et solitaire,
> Que je veux abriter mon sépulcre ignoré,
> Et que je veux dormir quand je m'endormirai.

Aujourd'hui encore, la nature apparait pour beaucoup comme un lieu de repos et de d'évasion. La nature est belle et riche, douce et aimante ; jardins et espaces verts sont des lieux privilégiés pour la rêverie et pour la restauration. L'air frais, le beau paysage, les rayons de soleil ont des effets thérapeutiques sur l'homme et son esprit. L'essor de la naturo-thérapie ou de la médecine\culture Bio atteste de la nécessité des plantes dans prise en charge médicale et les soins quotidiens de l'homme. Dès lors, l'on peut affirmer que la nature apparaît comme un allié pour la vie et la survie de tous les êtres vivants. Elle veille au bien-être de tous et de chacun. La nature, selon les mots de Saint François d'Assise[29], repris par Le Pape François, commentant un passage du *Cantique des créatures* de (SC 285, p. 343-345) est « *notre maison commune (…) qui nous accueille à bras ouverts* » (S.S. Pape François,

[29]Voir Eloi Leclerc, Le cantique des créatures ou les symboles de l'union, Une analyse de Saint François d'Assise, Le Signe\ Fayard, Paris, 1970

Encyclique Laudato si, Mai 2016). Elle nous reçoit en elle et nous fait vivre par elle, en elle et avec elle.

Véritable mère nourricière, elle demeure attentive et attentionnée, en pourvoyant aux besoins liés à l'existence humaine. En effet, la cueillette, la pêche et la chasse furent les premiers modes de subsistance de l'espèce humaine. Les hommes préhistoriques, notamment ceux du paléolithique, se contentaient de prélever directement des ressources disponibles dans la nature pour se nourrir, pour se vêtir, pour se soigner (Sophie Archambault de Beaune, *Chasseurs-cueilleurs : Comment vivaient nos ancêtres du Paléolithique supérieur,* CNRS, Paris, 2007) Nomades, les hommes de cette époque étaient certes abandonnés à l'inconstance des saisons et des climats, mais certains que la nature leur offrirait le nécessaire pour leur subsistance. C'est dire que ces hommes se contentaient de ce que la nature mettait gracieusement à leur disposition. Ainsi, ils vivaient et se déplaçaient en fonction des ressources disponibles (gibier, fruits, plantes, espèces aquatiques, points d'eau, etc.). En somme, ils profitaient pleinement de la générosité et de la richesse de la nature. Mère nourricière donc, la nature a su entourer l'homme de ses largesses et de ses bienfaits.

Par ailleurs, les différentes révolutions industrielles opérées par les hommes ont été rendues possibles grâce à l'action généreuse de la nature qui a encore offert les ressources disponibles dans son sein : houille, pétrole, métaux, gaz, eau pour l'énergie hydraulique, … Dès lors, s'il est vrai que les révolutions industrielles se perçoivent comme un vaste mouvement qui commence à partir de l'invention de la machine à vapeur, et qui va jusqu'à l'aviation, il est tout aussi vrai que durant cette période, les méthodes de productions se transforment profondément : c'est la naissance de la grande industrie[30].

Nous l'aurions vu, entre l'homme et la nature, l'histoire d'amour est réelle, la romance est belle. La nature prend soin de l'homme qui l'entretient en la cultivant, et lui donnant belle et fière allure, en la rendant habitable. D'un mot, l'homme entretient et prend soin de la nature qui, elle aussi, sait prendre soin de lui. Toutefois, une question s'impose à nous : n'est-ce pas cette même nature qui parfois nous apparaît comme un monstre impitoyable ?

2. La nature impitoyable ?

La nature, riche, belle et généreuse peut aussi être impitoyable. Est dit «impitoyable» ce qui est sans pitié, cruel, inflexible. En effet, s'il y a des végétaux à profusion comestibles dans la nature, d'autres se révèlent cependant toxiques, voire mortels. Ainsi, si les haricots verts et les petits pois sont comestibles et nourrissants, les pois rouges, les haricots pater noster, quant à eux, peuvent être à la base de gastro-entérites, de diarrhées hémorragiques, de dépressions respiratoires, de convulsions, de comas voire de mort. De même, s'il peut avoir de la verdure à un endroit, à d'autres, par contre, c'est le désert. De même que la terre peut se révéler fertile à un endroit, à d'autres, au contraire, elle se montre complètement aride, hostile à toute exploitation et à toute culture. C'est dire que si la nature est généreuse vis-vis de l'homme en lui offrant de quoi se nourrir, autant elle peut se montrer dangereuse quand certaines plantes de la nature peuvent causer la mort ; et inexploitable au point de provoquer la famine.

Par ailleurs, dans la nature, au quotidien, certaines espèces vivent ou survivent en détruisant les autres. Ce rapport de nécessité vitale traduit également, d'une certaine façon, cette impitoyabilité qui règne dans la nature.

[30]Sidiki Diakité, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, L'Harmattan 1994, p. 69

> Vue de loin, la nature semble harmonieuse. Vue de près, on y observe que les plantes cherchent à s'étouffer les unes les autres et que les animaux utilisent la prédation et le parasitisment. On peut même parler de génocide puisque le succès et la multiplication d'une espèce impliquent nécessairement l'étiolement ou la disparition d'une espèce rivale. (Philippe Thiriart, *Le Québec sceptique* n°60, p. 40).

Dire donc que la nature est impitoyable, c'est dire qu'au cœur de la nature règne une certaine cruauté ; cruauté entre les espèces, cruauté de la nature vis-à-vis des autres êtres vivants mais aussi et surtout, vis-à-vis de l'homme. En effet, les catastrophes dites « naturelles » que l'humanité a connues n'ont cessé de rappeler à l'homme sa vulnérabilité face à la force et la puissance de destruction de la nature. Les éruptions volcaniques, les sécheresses, les tempêtes de sable ou de neige, les pluies torrentielles et les inondations détruisent villes et villages entiers, endeuillant ainsi les populations. Provoquées par des causes météorologiques, sismiques ou autres, ces catastrophes ne sont *a priori*, liées à aucun facteur humain. Elles sont les manifestations aggravées des éléments de la nature : eau, air, feu… Épicure soutenait déjà que « *les séismes se produisent en raison de l'interception de vent dans la terre, de sa disposition le long de petites masses de cette dernière, et de son mouvement continu, ce qui provoque un tremblement dans la terre.* » (Épicure, 1994, p.1184). De nos jours, le séisme ou tremblement de terre désigne, selon les sciences de la terre, une secousse ou une série de secousses brusques qui découle de la libération brusque d'énergie accumulée par les déplacements des plaques tectoniques de la Terre.

Ces «catastrophes naturelles», même si l'homme d'aujourd'hui peut, d'une certaine façon les prévoir, il ne peut empêcher leur survenue. Elles s'imposent à lui ; et leur violence finisse de convaincre de l'impuissance de l'homme face à certains phénomènes de la nature. Mais comment comprendre que la nature si généreuse puisse se montrer si cruelle à l'endroit de l'homme au point de l'installer dans une précarité quasi certaine ?

Aujourd'hui, les catastrophes se multiplient et elles sont de plus en plus graves. Aucune région du globe ne semble être à l'abri de la destruction. Tout semble montrer une nature déchainée contre l'homme, une nature rebelle et insaisissable : une nature déréglée. Ainsi, l'homme qui avec la modernité et les Révolutions Industrielles avait semblé prendre le dessus sur la nature se trouve aujourd'hui malmené par cette dernière. Lui qui, avec René Descartes s'était posé « *comme maître et possesseur* » de la nature se retrouve maîtrisé. Il n'a plus de répit ni de refuge. Où pourrait-il aller, s'il a lui-même saccagé son berceau ?

En effet, l'ère moderne inaugurée par René Descartes a consacré l'autonomie et la suprématie de l'homme sur la nature. Grâce à la science et à la technique, écrit-il dans le *Discours de la méthode*, il est désormais possible de se « *rendre comme maîtres et possesseurs de la nature.* » (R. Descartes, 1963, p. 634). Ainsi, par le déploiement de sa raison, l'homme n'est plus un spectateur assujetti, une victime mais un acteur puissant et entreprenant, capable de percer les moindres secrets de la nature. Dès lors, avec la révolution scientifique et industrielle, « *l'ancien serviteur besogneux deviendra le seigneur fastueux et insatiable* » (S. Diakité, 1994, p.63). Désormais, c'est la nature vindicative et violente de l'homme qui exploite et surexploite impitoyablement la nature. L'homme, cet enfant que la nature a vu naître et grandir a pris son indépendance : il règne en maître absolu. Le sol et le sous-sol sont pris à partie, plus rien n'échappe à son désir de domination. Des espaces verts et forêts entières sont détruits pour faire place à des zones industrielles ou à de bruyantes cités modernes. Le silence des campagnes, le chant des oiseaux et les cris d'animaux font place aux bruits des machines et engins inventés par l'homme pour améliorer ses conditions de vie.

Toutefois, « *si la nature subit sans réagir les transformations qu'on peut lui imposer, il n'empêche que souvent les dieux (et la nature) peuvent se venger des vexations endurées et punir les audacieux qui, par démesure ou orgueil, outrepassent les limites de l'acceptable*.» (S. Diakité, 1994, p.37). De même, dans son article intitulé *Environnement et développement à l'horizon 2020*, Mostafa Tolba précise ceci :

> L'industrialisation croissante n'est pas sans poser des problèmes pour l'environnement et les ressources naturelles. Les problèmes environnementaux ont des conséquences diverses : changement climatiques, réchauffement de la planète, détérioration de la couche d'ozone, menaces sur la biodiversité. (M. Tolba, 2004, p. 302).

Nous assistons ainsi, impuissants, au réchauffement climatique, à la fonte des blocs de glaciers, à la montée des eaux et à des inondations. La pollution est massive et à tous les niveaux : atmosphérique, sonore, aquatique.[31] Même la météorologie ne semble plus rien maîtriser des saisons : les hivers sont de plus en plus rudes, les saisons de pluie de plus en plus violentes et longues, la sècheresse de plus en plus aride. C'est donc dire que « *l'augmentation des températures a une incidence non seulement sur la fréquence et l'intensité des précipitations, mais aussi sur la dynamique des tempêtes.* » (Bérénice Robert, 2015, p.18). Par ailleurs, les feux de brousse et les incendies dues à la sècheresse se multiplient, et le désert continue d'avancer à grands pas alors que l'érosion maritime ronge de plus en plus les côtes : l'homme n'a plus de répit, plus aucun climat, plus aucune saison ne lui est clémente.

Tout semble montrer que la «nature en colère» réclame son droit à être traité autrement. Elle refuse de se laisser détruire. Ainsi, maltraitée, elle maltraite à son tour ; exaspérée, elle réagit avec violence. Elle soumet l'homme aux conséquences de ses propres actions. La mer, par exemple, lui restitue chaque jour les déchets qu'elle reçoit. Mais détruire la nature, n'est-ce pas d'une certaine façon se détruire soi-même. Dès lors, l'on est en droit de s'interroger : que doit-on faire pour rétablir l'équilibre, l'harmonie dans la nature et dans les rapports entre l'homme avec la nature ?

3. De la nécessité d'un retour au lien nuptial

Le rapport de l'homme à la nature a connu de nombreuses mutations au cours de l'histoire. Auparavant objet de contemplation, la nature est considérée, chez les modernes, comme une pure donnée que l'homme peut exploiter et dominer. De cette façon, l'exaltation de la puissance de la subjectivité se pose en s'opposant à toute forme de transcendance et conduit ainsi à un certain assujettissement de la nature. Or, les catastrophes et les destructions occasionnées par la surexploitation de la nature apparaissent non seulement comme le signe de l'impuissance de l'homme face à la maîtrise de ses propres inventions, mais consacre aussi l'échec du projet de la maîtrise de la nature. Tout semble montrer que, malgré l'intelligence et l'expertise de l'homme, la nature est demeurée «rebelle et indomptable». Dès lors, l'enjeu désormais n'est plus la maîtrise de la nature, la soumission de cette dernière, mais l'instauration d'un nouveau type de rapports capables de préserver l'humanité et la terre tout entière de la destruction.

Il s'agit, en effet, pour l'homme de rompre d'une part, avec la crainte morbide de la nature et, d'autre part, il est désormais impérieux de renoncer au désir nocif de

[31]La pollution chimique, par exemple est engendrées par le rejet de produits chimiques d'origine domestiques et/ industrielle (Biocides et pesticides destinés l'éradication des rongeurs tels les rats et les souris, des insectes en vue de la protection des ménages). Des milliers de tonne de déchets toxiques sont déversés chaque jour dans les eaux par les grandes industries, causant ainsi la mort, et la disparition de nombreuses espèces aquatiques.

la dominer quel qu'en soit le prix. Car, comment ne pas percevoir dans l'effet *boom rang* des dérives de la science et de la technique, manifestées dans la multiplication des catastrophes naturelles, le signe que l'homme est intrinsèquement lié à la nature ? Augustin Kouadio Dibi écrit à propos ceci : « *L'homme éprouve nettement en lui-même que, comme homme, il n'aurait pu être ailleurs, sinon qu'au sein de la nature ; il se sent lié à elle dans une sorte de pacte nuptial.* » (A. K. Dibi, 2010). L'expression «pacte nuptial» traduit bien l'intimité et l'indissolubilité du lien qui unit l'homme à la nature. À la vérité, l'homme se découvre dans la nature qui le voit naître, grandir et mourir. Même mort, l'homme ne quitte pas la nature : « *Il ne saurait la quitter. La mort d'ailleurs ne l'y fait-elle pas, un jour, retourner, de manière ultime, dans une étreinte soudaine ? En conséquence, l'homme ne saurait être une province autonome de la nature.* » (A. K. Dibi, 2010). Dire donc que l'homme est dans la nature, c'est dire qu'il ne peut s'y soustraire. La nature le cerne et l'enveloppe de toute part ; elle est pour lui, au sens marcellien, un mystère par opposition au problème[32].

Le propre du mystère, selon Gabriel Marcel, est que je ne puis l'envisager hors de moi ou devant moi sans que je ne m'y trouve impliqué. Il ne m'est pas extérieur comme le problème. De même, la nature ne m'est pas extérieure, je ne peux la contourner ; elle est en moi et ce qui la touche me touche – vice-versa. De cette façon, toute action sur la nature, bonne ou mauvaise, m'affecte inévitablement. D'un mot, toute action de l'homme portant atteinte à la nature se retourne nécessairement contre lui-même, comme pour dire qu'« *en tentant de bouleverser de fond en comble la nature, l'homme ruine ses propres racines* » (A. K. Dibi, 2010) et s'expose ainsi à des catastrophes certaines.

Dès lors, pour la survie de l'humanité et pour la préservation de l'environnement Michel Serres propose l'élaboration d'un nouveau type de contrat : le contrat naturel. En effet, il écrit :

> Au contrat exclusivement social la passation d'un contrat naturel de symbiose et de réciprocité où notre rapport aux choses laisserait maîtrise et possession pour l'écoute admirative, la réciprocité, la contemplation et le respect, (…).Contrat d'armistice dans la guerre objective, contrat de symbiose : le symbiote admet le droit de l'hôte. (M. Serres, 1990, p. 67).

À l'instar du contrat social, le contrat naturel se donne pour objectif de déterminer les conditions d'une vie harmonieuse entre l'homme et la nature et de garantir la paix et la sécurité de tous et de chacun. En effet, la culture de la démesure adoptée par l'homme moderne a fini par déchainer monstrueusement la nature contre la terre entière. Le «courroux» de la nature manifestés dans les catastrophes et les drames occasionnés a fini par convaincre plus d'une personne que, «la nature se conduit comme un sujet» : elle est une réalité vivante. À ce titre, elle a des droits et des exigences, auxquels l'homme se doit de se soumettre, pour mieux vivre avec elle. Comme dans *un pacte nuptial*, l'amour, la vérité, le respect et la protection ainsi que l'épanouissement de l'autre doivent être à la base de la relation. Il ne s'agit pas de ruser avec l'autre pour abuser de lui. Il ne s'agit pas non plus de dominer et d'écraser, ou encore de se laisser piétiner et spolier, mais d'œuvrer pour le bien-être l'un de l'autre. De même, il ne s'agit plus pour l'homme de subir les agressions de la nature, ni pour cette dernière de subir les agressions de l'homme, mais d'œuvrer mutuellement au bien-être l'un de l'autre, de vivre en

[32]Selon Gabriel Marcel, « un problème, est quelque chose que je rencontre, que je trouve tout entier devant moi, mais que je puis par là même cerner et réduire – au lieu qu'un mystère est quelque chose en quoi je suis moi-même engagé, et qui n'est par conséquent pensable que comme une sphère où la distinction de l'en moi et du devant moi perd sa signification et sa valeur initiale. »

symbiose, c'est-à-dire en parfaite harmonie. Car, précise Michel Serres, si « *le droit de maîtrise et de propriété se réduit au parasitisme, au contraire, le droit de symbiose se définit par la réciprocité. Autant la nature donne à l'homme, autant celui-ci doit rendre à celle-là devenue sujet de droit.* » (M. Serres, 1990, p. 67).

En tant que sujet de droit, la nature ne peut et ne doit être voué à toute forme de manipulation ni à la destruction. Elle ne doit pas être réduite à un vil objet passif. Il faut pour l'homme changer de vision et de direction. Il importe que l'homme abandonne – pour sa survie et pour la préservation de la planète – « *le cap imposé par la philosophie de Descartes. (…) Voici la bifurcation de l'histoire : ou la mort ou la symbiose.* » (M. Serres, 1990, p. 69).

À la vérité, l'homme doit choisir la symbiose, s'il choisit la vie – la sienne et celle des générations à venir – en renonçant à maltraiter la nature qui, comme une hôtesse, généreuse et bienveillante l'accueille en son sein et le fait vivre. En effet, parce que l'homme ne vit que dans et par la nature, il a à la traiter avec plus d'égard et de considération. C'est en ce sens d'ailleurs qu'André Comte-Sponville écrit :

> Nous n'acceptons plus que l'homme soit maître et possesseur absolu de la nature, qu'il puisse en faire ce qu'il veut, l'exploiter, la saccager, la soumettre à son bon plaisir, (…). La défense des intérêts de l'humanité, aussi légitime qu'elle soit, doit tenir compte également des intérêts (…) de l'ensemble de la biosphère… (A. Comte-Sponville et Luc Ferry, 1998, P.139).

Ayant donc la terre en partage avec tous les autres êtres vivants, l'homme doit prendre en compte les intérêts de chaque espèce animale ou végétale ; il doit agir en toute responsabilité. Or, si la responsabilité se définit en son sens premier comme la capacité pour quelqu'un de prendre une décision sans en référer préalablement à une autorité supérieure ; en un second sens, la responsabilité se perçoit soit comme le fait pour quelqu'un d'assumer pleinement les conséquences de ses actes soit comme l'obligation de réparer un préjudice causé ou de remplir une charge, un engagement. Dire donc que l'homme doit «agir en toute responsabilité», c'est dire qu'il doit avoir conscience des conséquences des actes qu'il pose, mais aussi et surtout il doit s'engager à en assumer les conséquences, quelles qu'elles soient. Selon Gabriel Marcel : « *Quand je dis que mon acte m'engage, cela signifie (…) [que] le propre de mon acte est de pouvoir être ultérieurement revendiqué par moi ; c'est au fond comme si virtuellement je signais d'avance une reconnaissance.* » (G. Marcel, 1999, p.156)

En d'autres termes, si je n'assume pas la responsabilité de mes actes, je me nierais moi-même comme personne. Lorsque je suis incapable, face à mes actes, d'affirmer aisément *:»oui, c'est bien moi qui ai agi ainsi»*, je me renie. C'est bien pour ne pas que nous nous renions, pour ne pas que nous renoncions à ce que nous sommes devant les générations futures que face à la nature, Hans Jonas proposait déjà l'adoption d'un nouvel impératif :

> « Un impératif adapté au nouveau type de l'agir humain et qui s'adresse au nouveau type de sujets de l'agir s'énoncerait à peu près ainsi : agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre » ; ou pour l'exprimer négativement : « Agis de façon que les effets de ton action ne soient pas destructeurs pour la possibilité future d'une telle vie » ; ou simplement : « ne compromets pas les conditions pour la survie indéfinie de l'humanité sur terre » (H. Jonas, 1998, 40-41)

Si l'homme peut risquer sa vie, il n'a pas le droit, selon Hans Jonas, de risquer la vie des générations futures. Dès lors, il engage la responsabilité de chacun, non seulement pour la survie du monde et de l'environnement, mais aussi et

surtout pour la protection et la sauvegarde de la nature pour les générations futures. La responsabilité jonassienne est posée, non pas comme principe juridique, mais comme principe éthique. Il ne s'agit pas d'un simple respect de lois, mais d'obligations morales. Ici, ce qui prime, c'est le souci du bien, le bien de l'environnement et de l'humanité. Non seulement ceux avec qui je vis là maintenant, mais aussi et surtout ceux qui ne sont pas encore ; les générations à venir. Chacun est donc appeler à se considérer comme garant et gérant des ressources de la planète.

Conclusion

S'il est possible de parler et de penser une nature sans l'homme comme le présente le récit biblique de la création ou les philosophes et les poètes, il est, au contraire, impossible d'imaginer l'homme sans la nature. De cette façon, elle mérite une attention particulière, car, elle est la réalité sans laquelle l'homme n'est pas. Cependant, obnubilé par le succès et émerveillé par les prouesses de la science et de la technique, occupé à produire sans cesse pour une consommation de plus en plus exigeante et croissante, l'homme a, par ses actions quotidiennes transformé la nature en un vaste chantier. L'exploitation démesurée des ressources naturelles et la production exponentielle de déchets ont un impact alarmant sur la biodiversité. Ainsi : « *Le Rapport Planète Vivante révèle que les populations mondiales de poissons, d'oiseaux, de mammifères, d'amphibiens et de reptiles ont décliné de 58 % entre 1970 et 2012. D'ici à 2020, nous pourrions voir ce chiffre grimper jusqu'à deux tiers.* » (Living-Planet-Report-2016).

Il importe donc, pour l'homme, de faire sienne cette recommandation du Pape François:

> Notre maison commune est aussi comme une sœur, avec laquelle nous partageons l'existence, et comme une mère, belle, qui nous accueille à bras ouverts. (…) Cette sœur crie en raison des dégâts que nous lui causons par l'utilisation irresponsable et par l'abus des biens que Dieu a déposés en elle. Nous avons grandi en pensant que nous étions ses propriétaires et ses dominateurs, autorisés à l'exploiter. (…) Nous oublions que nous-même, nous sommes poussière (Genèse 2, 7). Notre propre corps est constitué d'éléments de la planète, son air nous donne le souffle et son eau nous vivifie comme elle nous restaure. (Pape François, 2015, pp. 15-16)

Oui, nous sommes poussière, nous sommes constitués d'éléments de la planète, nous sommes nature. *« Cela signifie que nous ne devons pas voir uniquement la pollution de la nature comme une pollution pour l'homme ou comme une entrave à sa jouissance, mais comme la pollution de la nature par une partie de la nature.* » (B. Melkevik, 1998, p.51). Mais comment comprendre qu'en tant qu'être de raison, l'homme puisse ignorer les effets néfastes de son action dévastatrice sur la nature ? Où est passé cette lumière naturelle qui est sensée l'éclairer sur la valeur de ses actions ? L'homme a certes le droit et le devoir de transformer la nature pour son bien-être, cependant, il n'a pas le droit de la détruire. La surexploitation, le gaspillage, la pollution, qu'engendrent les exigences de la vie moderne ont fait de l'homme un véritable danger pour lui-même et pour l'environnement.

Au fond, la nature doit être considérée comme un ordre, comme un équilibre harmonieux dans lequel l'homme doit trouver sa véritable place : ni maître, ni possesseur, ni esclave mais partenaire et protecteur. La préservation de la nature apparaît non seulement comme une exigence écologique mais aussi et surtout

éthique et ontologique. Il ne s'agit pas simplement de préserver des espèces animales ou végétales, mais de sauver l'homme de lui-même, de sauver la planète.

Références bibliographiques

- BREHIER (Emile), 1997, *Histoire de la philosophie, Antiquité et Moyen-âge*, Paris, PUF.

- COMPTE-SPONVILLE (André) et FERRY (Luc), 1998, *La Sagesse des Modernes,* Paris, Robert Laffont.

- DESCARTES (René), 1963, *Œuvres philosophiques, Tome I*, *Discours de la méthode,* Paris, Garnier Frères.

- DIAKITE (Sidiki), 1994, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, L'Harmattan.

- DIBI (Kouadio Augustin), *Conférence prononcée le Jeudi 27 Mai 2010 à l'ASCAD*, (Académie des Sciences, Cultures, Arts d'Afrique et des Diasporas Africaines).

- ÉPICURE, 1994, *Lettres, Maximes, Sentences*, Trad. Jean-François Balaudé, Paris, Classique de Poche.

- HAAR (Michel), 1985, *Le chant de la terre, Heidegger et les assises de l'histoire de l'être*, Paris, l'Herne.

- HEIDEGGER (Martin), 1987, *Approche de Hölderlin*, «Comme un jour de fête», Paris, Gallimard.

- HUGO (Victor), 1965, *Les Contemplations*, Paris, Gallimard.

- JONAS (Hans), 1998, *Le Principe Responsabilité,* Trad. jean Greisch, Champs Flammarion.

- LECLERC (Eloi), 1970, Le cantique des créatures ou les symboles de l'union, Une analyse de Saint François d'Assise, Paris, Le Signe\ Fayard.

- MARCEL (Gabriel), 1991, *Être et Avoir,* Paris, Universitaires.

- MARCEL (Gabriel), 1999, *Essai de philosophie concrète,* Paris, Gallimard.

- MELKEVIK (Bjarne), 1998, *Horizons de la philosophie du droit*, Les Presses de l'Université Laval, Québec.

- ODHIAMBO (Thomas), 2004, *L'avenir de la biodiversité in* Où vont les valeurs ? Paris, Unesco/Albin Michel.

- PAPE FRANÇOIS, 2015, *Loué soi-tu, Lettre encyclique Laudate si' sur la sauvegarde de la maison commune*, Paris, Artège.

- ROBERT (Bérénice), Septembre 2015, *Avec la chaleur, les précipitations s'intensifient*, in La Recherche N°503.

- SERRES (Michel), 1990, *Le Contrat Naturel*, Paris, François Bourin.

- THIRIART (Philippe), Août 2006, *L'insoutenable légèreté du Darwinisme* in *Le Québec sceptique*, pp 40-47, Québec.

- TOLBA (Mostafa), 2004, *Environnement et développement à l'horizon* 2020, in *Où vont les valeurs ?* 299-304, Paris, Unesco/Albin Michel.

- VOILQUIN (Jean), 1964, *Les penseurs grecs avant Socrate, De Thalès de Milet à Prodicos*, Paris, Garnier Flammarion.

https://wwf.be/fr/living-planet-report-2016/ Lien vérifié le 15 Novembre 2019.